

Cycle économique du capital et modalités d'exploitation.

L'absence de toute antinomie, plutôt l'existence d'une « presque » parfaite complémentarité/interaction entre extorsion de plus-value relative et absolue peuvent aussi être constatées en étudiant leurs rapports déterminés dans chacun des quatre moments du cycle industriel, du cycle économique du capital industriel.

Pour ce faire il importe de garder à l'esprit la vérité élémentaire selon laquelle, à l'échelle du capital individuel, plus-value relative et plus-value absolue ne rentrent en conflit qu'à cause des conditions « extérieures » données -physiologiques et du marché du travail- de l'exploitation, c'est-à-dire, en gros, du rapport des classes déterminé.

Avant d'aborder l'examen des ses 4 phases il convient d'abord de rappeler la définition classique de cycle industriel de la période de la grande industrie et du rôle grandissant qui y est joué par la rotation totale du capital fixe.

« Avec l'entrée en ligne de compte du capital fixe, ceci change et ni le temps de rotation du capital, ni l'unité au moyen de laquelle le nombre de ses rotations est mesuré, l'année, n'apparaissent plus alors comme étalon de temps pour mesurer le mouvement du capital.

Cette unité est au contraire déterminée maintenant par le temps de reproduction requis pour le capital fixe et en conséquence par son temps de circulation global, le temps dont il a besoin pour entrer comme valeur dans la circulation et en ressortir dans la totalité de sa valeur.

La reproduction du capital circulant doit durant tout ce temps se faire sous la même forme y compris matériellement, et le nombre de ses rotations nécessaires, c'est-à-dire des rotations nécessaires à la reproduction du capital primitif, est reparti sur une série d'années plus ou moins longue. C'est une période globale relativement longue qui est donc posée comme l'unité à laquelle se mesurent les rotations du capital fixe, et la répétition de celles-ci se situe à présent en liaison non plus extérieure, mais nécessaire avec cette unité.

D'après Babbage, la reproduction moyenne de la machinerie en Angleterre est de 5 ans; la reproduction réelle, par conséquent, peut-être de 10 ans. Il ne peut faire le moindre doute que le cycle que l'industrie parcourt, depuis le développement du capital fixe à vaste échelle, en un laps de temps plus ou moins égal à 10 ans⁽⁶⁾, est lié à cette phase de reproduction globale du capital ainsi déterminée.

Nous trouverons encore d'autres facteurs de détermination. Mais ceci en est un. Certes, il a déjà existé dans le passé des périodes plus ou moins fastes pour l'industrie comme pour les

⁽⁶⁾ D'après nos analyses plus récentes et conformément à la prévision de Marx-Engels la durée d'un cycle a baissé pour se situer désormais et depuis la fin du siècle dernier/début de celui-ci aux alentours de 4-5 ans. Nous ne reviendrons pas sur la démonstration d'une telle affirmation car elle a déjà fait l'objet d'autres travaux réalisés par notre mouvement.

récoltes (agriculture). Mais ce cycle industriel de plusieurs années découpées en périodes, en époques caractéristiques, est quelque chose de propre à la grande industrie. »

(Marx. Grundrisse. Tome II. P.P. 208-209. Ed. Sociales.)

Période de prospérité (production à haute pression⁽⁷⁾)

Dans les périodes prospères la totalité du capital social ne connaît guère d'entraves à la valorisation : les marchés s'étendent, l'argent est disponible en quantités suffisantes et à un prix modéré cependant que s'envolent les investissements productifs⁽⁸⁾ ; le capital pousse alors à la réduction du travail nécessaire par l'intensification du travail soit en augmentant les cadences du travail vivant soit uniquement celles des machines ou encore des deux simultanément.

Cela dépend en dernière instance des rapports de force existant concrètement entre les classes antagoniques qui s'affrontent aussi bien sur le marché du travail que sur les lieux de la production capitaliste ainsi que de la détermination technologique donnée du procès de travail.

La croissance des rythmes d'opération des machines peut être obtenue par :

1. la simple accélération du mouvement des instruments de travail existants, aux conditions bien sûr que cela soit techniquement viable et que la force de travail soit physiquement en mesure de suivre et accepte de le faire;

2. l'adoption de nouvelles machines plus rapides et plus performantes; des quantités plus importantes de marchandises sont fabriquées dans l'unité de temps. On atteindra cet objectif par une plus grande saturation du travail vivant correspondant à l'efficacité accrue de la machinerie mais pas nécessairement par une aggravation corrélée des conditions de travail de l'homme.

Pour que cela ait lieu, et en présupposant que la valorisation ne s'y oppose pas, les équipements de production nouveaux devront être disponibles sur le marché en temps voulu et en nombre suffisant.

Le renouvellement de l'outil de production permet, en présence de certaines circonstances techniques, d'accroître les volumes de marchandises fabriquées sans que cela s'accompagne fatalement d'une progression parallèle des rythmes du travail vivant.

Ce cas de figure est significatif car il témoigne :

1. de la possibilité concrète que le renforcement de la puissance productive du travail social ne se fasse pas au détriment du travail vivant (paradigme et présupposé de la coopération productive de la société communiste⁽⁹⁾)

⁽⁷⁾ Marx. Le Capital. Livre I. Tome III. P. 76. Id.

⁽⁸⁾ « A chaque période de prospérité le capital s'accroît et le capital existant qui dormait pendant la crise, est tiré de son inactivité et lancé sur le marché. »

(Marx. Revue de mai à octobre 1850)

2. de l'amélioration globale des conditions de travail de l'ouvrier avec l'avènement de l'ère de la grande industrie.

Le point 2 indique que cette amélioration de la condition ouvrière se fait en corrélation étroite avec la réalisation croissante de la soumission du producteur salarié au capital et en particulier de la subsomption du travail vivant au travail objectivé.

Ce phénomène, de fréquence et de nature inéluctablement cycliques durant la dictature du mpc, est l'une des raisons centrales du cours politique contre-révolutionnaire.

Dans les périodes de prospérité le marché est en expansion, donc il est bien réceptif à des quantités majeures de marchandises. Pour parvenir à satisfaire une demande exubérante le capital doit s'attaquer au temps de travail absolu : la durée de la journée de travail individuelle connaît ainsi une avancée temporaire qui sera atteinte principalement par le recours massif aux heures supplémentaires.

Corrélativement la journée de travail sociale s'étendra, c'est-à-dire le nombre simultané de journées de travail individuelles, à la fois par la diffusion dans les unités de production existantes d'équipes de nuit et du week-end et par l'implantation de nouveaux sites, de nouvelles usines (les ouvriers occupés vont être plus nombreux).

« ... de même, au temps de la prospérité, l'on peut sans modifier la base du capital fixe, donner une extension anormale au capital circulant soit en prolongeant le temps de travail, soit en intensifiant le travail. »

(Marx. Le Capital. Livre II. Tome I. P. 239 id.)

La population ouvrière accrue sera tout de même relativement insuffisante à combler les rangs d'une production en pleine explosion, et ce nonobstant l'économie relative de main d'oeuvre due aux nouvelles machines. Cet état des choses est transitoire et caractéristique des phases fastes du cycle industriel.

« Un excédent momentané du capital par rapport à la population ouvrière qu'il fait travailler aurait un double effet. D'une part la hausse de salaire qui s'ensuivrait entraînant un adoucissement des conditions qui déciment, voire anéantissent la progéniture des ouvriers et facilitant les mariages, ferait s'accroître peu à peu la population ouvrière, d'autre part l'emploi des méthodes créatrices de plus-value relative (l'introduction et perfectionnement des machines) créerait bien plus rapidement encore de manière artificielle une surpopulation »

⁽⁹⁾ « Cette diminution de la quantité totale de travail entrant dans la marchandise semble donc être la caractéristique essentielle de l'augmentation de la productivité du travail, quelles que soient les conditions sociales de la production. Dans une société où les producteurs régleraient leur production selon un plan établi à l'avance, et même dans la simple production marchande, la productivité du travail serait de fait mesurée nécessairement à cet étalon. Mais qu'en est-il dans la production capitaliste? ...pour le capital, la loi de l'augmentation de la force productive du travail ne s'applique pas de façon absolue. Pour le capital, cette productivité est augmentée non quand on peut réaliser une économie sur le travail vivant en général, mais seulement quand on peut réaliser sur la fraction payée du travail vivant une économie plus importante qu'il n'est ajouté de travail passé. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. PP. 273-274. Id.)

relative qui, de son côté, constituerait à son tour le terrain favorable qui permet une multiplication rapide de la population car en régime de production capitaliste la misère fait naître le monde. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 232 id.)

En ces périodes notamment la croissance de l'exploitation, son taux comme sa masse, pourra être modérée par des luttes économiques visant à l'augmentation du salaire nominal et réel.

Cependant, la bonne situation générale de la valorisation, appuyée par des faibles coûts du crédit, lui-même disponible en quantité suffisante, est caractérisée par des retours intégraux, fluides et rapides du capital valorisé. Ceci rendra à la fois accessibles une certaine satisfaction des revendications ouvrières et la poursuite de la lancée économique. L'époque de prospérité se démarque des autres par l'émergence de pénuries momentanées de main-d'oeuvre et par l'essor des investissements productifs. C'est la période idéale pour l'accroissement de la plus-value relative qui fait suite à l'élévation de la productivité du travail social. La classe ouvrière se trouve dans la situation de pouvoir obtenir, par ses luttes défensives, de vendre sa marchandise spécifique, la force de travail, à un prix de marché plus haut. Aussi oppose-t-elle une résistance plus déterminée et concluante à l'extorsion accrue de plus-value absolue.

En général les combats économiques de la classe exploitée mènent vers une issue trade-unioniste, à savoir vers l'extension et l'approfondissement de la démocratie sociale et vers l'élargissement de l'emprise politique du capital sur le prolétariat.

C'est l'instant magique de gloire de la racaille opportuniste qui, enfin, peut être totalement innervé aux luttes ouvrières sans déranger outre mesure la valorisation du capital.

A ce moment l'opportunisme agit dans le sens de la restauration de l'ordre capitaliste, de la paix sociale et du renforcement du fétichisme de la marchandise et des machines sans devoir s'opposer de face aux agitations prolétariennes (ou en s'y frottant très légèrement).

Voici donc dévoilée la base matérielle fondamentale de la tenue historique du régime capitaliste et de l'opportunisme en tant que principale fraction politique bourgeoise au sein de la classe révolutionnaire.

« Dans le cas de la plus-value absolue, (il y a) donc une baisse relative de la valeur du salaire comparée à la croissance absolue de la plus-value; dans le cas de la plus-value relative il y a baisse absolue de la valeur du salaire. Toutefois, le premier cas, (est) toujours plus mauvais pour le travailleur. Dans le premier cas, le prix du travail baisse absolument. Dans le deuxième cas le prix du travail peut monter. »

(Marx. Manuscrits de 1861-1863. P. 366. Ed. Sociales.)

Sur le versant de l'amélioration du procès de travail on enregistre des faits d'un signe analogue. L'importation de nouveaux outils de production dans le procès de travail est une propension immanente du mpc ainsi que la pulsion irrésistible à l'envol de l'exploitation dans ses deux formes canoniques. Néanmoins, durant les phases prospères, l'on constate une plus grande disponibilité à l'investissement en capital et en particulier en capital fixe.

On assiste alors à une véritable « recrudescence » de l'extorsion de plus-value relative qui assume une dimension d'autant plus grande que la composition du capital est historiquement élevée. Les innovations scientifiques et techniques de la période qui précède celle dont il est ici question, la phase de la crise, deviennent technologie appliquée à des vastes pans de la production sociale.

Ceci s'explique car la dévalorisation soudaine, importante et généralisée du capital préexistant permet, une fois la production violemment réajustée par rapport au marché, l'adoption massive de nouveaux procédés et de nouvelles machineries.

La hantise du capitaliste, à savoir l'interruption du reflux de la totalité du capital valorisé, n'est pas ici à l'ordre du jour car, s'il lui aura survécu, la crise, en imposant à son capital un régime drastique, l'aura préalablement « débarrassé » de ce problème. Par conséquent, la crise, en un sens, libère le capital de lui-même et lui rend abordables des forces productives d'une plus grande puissance.

Le raccourcissement -remporté d'une façon certes violente et destructrice de capital- du temps de rotation intégrale du capital favorise le développement de la force productive du travail social.

Pendant les phases prospères, et à un degré moindre durant les périodes d'activité ordinaire, la course à la plus-value relative est la modalité conjoncturelle prédominante de l'exploitation capitaliste. Lorsque la production peut être effectuée à une pression élevée, la grande industrie fondée sur la suprématie de la plus-value relative, vit son seul moment d'accord et d'harmonie totale avec son cycle économique.

Période de crise

La crise c'est la surproduction absolue de capital, la suraccumulation de capital qui interdit la valorisation du capital dans sa totalité; elle succède à la phase prospère et en est dialectiquement la conséquence de la même manière que la première est le présupposé de la seconde⁽¹⁰⁾.

« Il y aurait surproduction absolue de capital dès que le capital additionnel destiné à la production capitaliste égalerait 0. Or la fin de la production capitaliste, c'est la mise en valeur du capital; c'est-à-dire l'appropriation de surtravail, la production de plus-value, de profit. Donc, dès que le capital aurait augmenté par rapport à la population ouvrière dans des proportions telles que ni le temps de travail absolu, que fournit cette population, ne

⁽¹⁰⁾ « L'arrêt de la production ainsi survenu aurait préparé un élargissement ultérieur de la production dans les limites capitalistes. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267. Id.)

*pourrait être prolongé, ni le temps de surtravail relatif étendu (ce qui, de toute manière, serait impossible dans une situation où la demande de travail serait si forte; car les salaires auraient tendance à monter); donc, si le capital accru ne produisait qu'une masse de plus-value tout au plus égale et même moindre qu'avant son augmentation, alors il y aurait surproduction absolue de capital; c'est-à-dire que le capital augmenté $C + *C$ ne produirait pas plus de profit ou même en produirait moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de $*C$. Dans les deux cas, se produirait une forte et brusque baisse du taux général de profit, mais cette fois en vertu d'un changement dans la composition du capital qui ne serait pas dû au développement de la force productive, mais à une hausse de la valeur-argent du capital variable (en raison de la hausse des salaires) et à la diminution correspondante dans le rapport du surtravail au travail nécessaire. »*

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 264 id.)

La période de crise se manifeste dans la pratique, selon la propre définition de Marx, par l'incapacité d'une fraction plus ou moins grande mais toujours imposante du capital social total de s'auto-valoriser.

« ... une portion du capital resterait totalement ou partiellement en jachère (parce que pour pouvoir seulement se mettre en valeur, il lui faudrait d'abord supplanter du capital déjà en fonction) et l'autre portion, sous la pression du capital inoccupé ou à demi-occupé, serait mise en valeur à un taux peu élevé. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 264)

Les marchés ne pompent plus de marchandises en quantités suffisantes, elles sont vendues à des prix déchirés, l'écart entre les premiers et la production se creuse dangereusement jusqu'à ce que la dernière doive s'arrêter.

« On produit trop de marchandises pour pouvoir réaliser et reconvertir en capital neuf la valeur et la plus-value qu'elles recèlent dans les conditions de distribution et de consommation impliquées par la production capitaliste, c'est-à-dire pour accomplir ce procès sans explosions se répétant sans cesse. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 270 id.)

« Une partie des marchandises se trouvant sur le marché ne peuvent accomplir leur procès de circulation et de reproduction que grâce à une énorme contraction de leurs prix, donc à une dépréciation du capital qu'elles représentent. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P.P. 266-267)

La rotation du capital total est sectionnée à plusieurs endroits, interrompue tout au long de son cours : à chaque étape le capital perd un morceau qui s'arrête de fonctionner comme tel, la dépréciation générale du capital en circulation en est l'expression factuelle.

« Il faut ajouter que le procès de reproduction est conditionné par des rapports de prix déterminés, fixés à l'avance et que la chute générale des prix le bloque et le perturbe. Cette perturbation et ce blocage paralysent la fonction de moyen de paiement de l'argent qui repose sur ces rapports de prix fixés à l'avance et qui est donnée en même temps que le développement du capital; ils interrompent à cent endroits la chaîne des obligations de paiement à échéances déterminées; ils sont encore aggravés par l'effondrement correspondant du système de crédit, qui s'est développé avec le capital, et aboutissent ainsi à des crises aiguës et violentes, à des soudaines et brutales dévaluations et à un blocage et une perturbation réels du procès de reproduction entraînant une diminution effective de la reproduction. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267. Ed. Sociales.)

Des masses énormes de capital monétaire flottent dans les cieux de la finance et de ses marchés sans parvenir à s'incarner en capital productif, le prix de l'argent comme marchandise, le coût du crédit atteint des sommets pour s'effondrer par la suite : d'énormes masses de capital-argent s'évaporent.

« La destruction principale, celle qui présenterait le caractère le plus grave, affecterait les valeurs-capital, le capital en sa qualité de valeur. La portion de la valeur-capital qui existe simplement sous la forme de titre sur des parts à venir de plus-value ou de profit, c'est-à-dire de simples créances sur la production sous diverses formes, est dévaluée aussitôt que baissent les recettes sur lesquelles elle est calculée. Une partie de l'or et de l'argent en espèces est gelée, ne fait plus office de capital. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 266)

Les investissements productifs chutent vertigineusement entraînant dans l'abîme la productivité du travail social de même que la population ouvrière dont la portion qui conserve tant bien que mal le travail diminue nettement; la partie variable du capital circulant global (les salaires) décroît davantage que l'ensemble du capital circulant.

« L'arrêt de la production aurait mis en chômage une partie de la classe ouvrière et ainsi placé la partie occupée dans des conditions telles qu'elle aurait dû consentir à un abaissement de salaire même au-dessous de la moyenne; pour le capital, l'effet est le même que si, avec un salaire moyen, on élevait la plus-value relative ou absolue. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267)

La baisse relative du salaire moyen de l'ouvrier est un phénomène permanent du mpc qu'il faut rapporter à l'augmentation du temps de surtravail relativement au travail nécessaire. Par ce biais se déclare la croissance ininterrompue de la force productive du travail social en régime capitaliste; elle est le signe le plus éclatant de l'exploitation capitaliste.

D'autre part la baisse relative du salaire moyen est contrée par l'augmentation cyclique du salaire nominal et, surtout, par la pression exercée par les ouvriers dans le sens du progrès du salaire réel au-delà de ce qui se vérifie déjà en raison de la baisse progressive du temps de travail absolu contenu dans les marchandises assurant la subsistance de la classe exploitée.

En période de crise on décèle autant le mouvement historique à la baisse relative du salaire -quoique modérée par le fléchissement de la courbe de la productivité du travail, absence d'investissements en capital fixe oblige- que la chute brutale du salaire au-dessous du salaire moyen précédent. Pendant le temps de l'arrêt généralisé de la production capitaliste, et après une première phase de braderie des stocks de marchandises rentrant dans la reproduction de la force de travail, la situation qui s'installe comporte l'émergence de pénuries répétées dont font l'objet ces mêmes biens de consommation improdutive destinés aux ouvriers; dans un deuxième temps, par effet de la raréfaction des marchandises disponibles à l'achat et des spéculations qui s'ensuivent, leurs prix de marché s'envolent démesurément.

En conséquence directe de cela et du fléchissement de la courbe de la productivité du travail, le salaire réel cessera de croître. D'autre part, à terme, le soudain gonflement de la surpopulation ouvrière provoquera la baisse du salaire nominal.

Ainsi la période de crise se distingue entre autres par la baisse absolue du salaire nominal et du salaire réel. En particulier la baisse relative du salaire est désormais davantage à imputer à la réduction du prix du travail nécessaire arrachée à l'ouvrier par le capital au moment de la stipulation du contrat de travail, sur le marché du travail, qu'à l'augmentation de la puissance productive du travail vivant via l'expansion du travail matérialisé (capital constant) dans le procès de production immédiat.

Le capital productif circulant diminue aussi dans sa totalité car les capitaux individuels dépréciés n'ont plus la taille suffisante pour acheter matières premières et auxiliaires dans les mêmes volumes qu'auparavant et parce que le nombre de marchandises fabriquées dans cette phase s'amenuise fortement.

« En cas d'entrave de la production, encombrement des marchés, enchérissement des matières premières, etc., on réduit l'investissement normal du capital circulant, la base du capital fixe restant la même, en limitant le temps de travail, en ne faisant faire aux ouvriers, par exemple, que des demi-journées. »

(Marx. Le Capital. Livre II. Tome I. P. 239. id.)

Dans ce passage Marx met en exergue une conséquence classique, invariante, du mpc en crise : la réduction de la journée de travail sociale et la baisse correspondante du capital circulant.

Par rapport au dernier la portion variable se liquéfie à un degré majeur car, face à la décrue de la masse de profit réalisé et de la plus-value engendrée, le capital répond par une baisse relative plus importante de la masse salariale.

En d'autres termes, si la conjoncture veut que la valorisation pleine et sans entrave du capital ne soit pas de mise, et encore, si elle détermine une réduction du capital additionnel, une manière d'y faire front consiste à compresser le capital variable au-delà du moins à gagner.

Le travail nécessaire se rapetissera ainsi d'une proportion majeure que la journée de travail sociale et individuelle.

« C'est pourquoi, en temps de crise, rien ne change à cette tentative de faire travailler un excédent de temps. Si l'on ne travaille que 3 ou 4 jours par semaine, le profit consiste seulement dans le temps de surtravail effectué pendant ces 3 ou 4 jours. Le profit extraordinaire consistera donc dans le temps de surtravail non payé effectué au-delà du surtemps normal, au-delà donc de la journée normale fixée par la loi. C'est ce qui fait qu'en temps de crise la tentation est d'autant plus grande de profiter des journées où l'on travaille effectivement, pour faire du temps excédentaire, c'est-à-dire davantage de temps de travail non payé que d'ordinaire. (D'autres fabricants font en fait la même chose en abaissant le salaire, c'est-à-dire en diminuant le temps de travail nécessaire pendant les 3 ou 4 jours où l'on travaille)... Plus l'époque est mauvaise, moins l'on fait des affaires, et plus il faut que le profit réalisé sur les affaires qu'on a faites soit grand. »

(Marx. Manuscrits de 1861-1863. P.P. 224-225. id.)

La plus-value absolue, le surtravail fourni par l'ouvrier, ne cessera de s'accroître tandis que la durée absolue de la journée de travail sociale tend à baisser.

Corollairement on signale que, pour contenir le plus possible la chute du temps de surtravail, la durée de la journée de travail sociale se réduira à un rythme plus soutenu que celle de la journée de travail individuelle. Cela induit un gonflement plus rapide de la population ouvrière inoccupée, qui s'effectuera dans des proportions plus importantes que la réduction du temps de travail absolu des ouvriers demeurant occupés.

La croissance de la plus-value relative est également recherchée avec frénésie par le capital en crise. Pourtant, les nouveaux moyens techniques destinés à muscler la puissance productive du travail social ne sont pas accessibles au capital amputé par la dévalorisation.

Seules lui resteront ouvertes les voies de la saturation du temps de travail à base technique demeurée inchangée et de la réduction contractuelle du prix de marché du travail nécessaire.

Partant, la possibilité de majoration de la plus-value relative en période de crise est fortement limitée relativement aux périodes prospères : elle est à la fois nettement plus vulnérable à l'égard des aléas de la lutte des classes et davantage dépendante des conditions objectives de la production restées figées.

Globalement, et à l'opposé de la période propice, la phase de crise se caractérise par un recours proportionnellement plus considérable à l'élévation de la plus-value absolue qu'à celui de la plus-value relative.

Période d'activité moyenne et périodique stagnation

Dans ce travail nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'examen des deux périodes charnière entre crise et prospérité car en tout état de cause elles se situent, même à l'égard du thème de notre traité, en situation intermédiaire par rapport aux deux pôles du cycle économique.

La période d'activité moyenne, dite aussi de calme, précède la phase de prospérité et en garde pareillement à cette dernière, ou mieux en anticipe en l'état d'ébauche, la prédominance contingente -cyclique- de l'extorsion de la plus-value relative.

La période de stagnation, dite aussi de marasme, suit la phase de crise et en hérite la prédominance contingente -cyclique- de l'extorsion de la plus-value absolue.

En guise de conclusion il convient toutefois de rappeler que la présente étude n'infirmes guère, au contraire lui confère la nécessaire dimension scientifique, dialectique et matérialiste, la définition du cours du capital industriel articulée sur deux grandes époques à leur tour essentiellement déterminées par la domination historique d'une forme d'exploitation sur l'autre (période manufacturière = prédominance de l'extorsion de plus-value absolue, période de la grande industrie = prédominance de l'extorsion de la plus-value relative).

Mais pour cela nous renvoyons le lecteur patient et intéressé aux trois parties qui précèdent celle-ci, publiées respectivement dans les livraisons n° 0, 1 et 2 de cette même revue⁽¹¹⁾.

« Le développement des forces productives du travail social est la tâche historique et la justification du capital... On aperçoit ici, sur le plan purement économique, c'est-à-dire du point de vue du bourgeois, dans le cadre de la raison capitaliste, du point de vue de la production capitaliste elle-même, les limites de celle-ci, sa relativité; on voit qu'elle n'est pas un système de production absolu, mais un simple mode historique de production correspondant à une certaine époque de développement restreint des conditions matérielles de production. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P.P. 271-272. Ed. Sociales.)

⁽¹¹⁾ Nous signalons que la partie de cette étude publiée dans la revue Mouvement Communiste n°2 avait été écrite pour devenir sa conclusion provisoire naturelle. Des exigences d'action communiste (la guerre d'Irak) nous ont poussé à opérer une entorse à la séquence logique de publication des parties de ce travail et donc à anticiper la sortie de la conclusion au détriment du plan initial. Le lecteur attentif, soucieux comme nous de la bonne marche de l'activité organique du communisme organisé, saura, nous en sommes persuadés, en prendre acte et le comprendre.

